

YORK

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du PALAIS-ROYAL,
le 1^{er} juillet 1852.

COLLABORATEUR : M. PAUL BOCAGE

PERSONNAGES

LE MAJOR DE LISFELD, 60 ans.
HECTOR DOLBRUN, 32 ans.
LE CAPITAINE GRUNSBERG, 55 ans.
LANSMANN, vieux soldat, domestique du colonel.
CÉSARINE, femme du major en secondes noces, 25 ans.
OLYMPE DURAND, fille du major d'un premier lit.
(veuve) 34 ans, personnage ridicule.
M^e MAURISSEY, notaire.

ACTEURS

MM. PELLERIN.
RAVEL.
L'HÉRITIER.
KALEKAIRE
M^{lle} KLEINE.
M^{lle} THIERRÉ.

La scène se passe à Brientz, en Suisse.

Y O R K

Une salle au premier étage. — Portes au fond; deux portes latérales. — Une fenêtre praticable. — Sur un guéridon un verre d'eau. — Sur un pan de mur, une panoplie au centre de laquelle figure une hallebarde. — Lansmann fourbit un sabre détaché de la panoplie, Grunsberg entre par le fond.

SCÈNE PREMIÈRE

GRUNSBURG, LANSMANN*.

GRUNSBURG.

Lansmann ! (Salut militaire.) Le major ?

LANSMANN.

Au jardin, capitaine.

GRUNSBURG.

Ces dames ?

LANSMANN.

Également, capitaine... (Riant avec intention.) Hem ! hem !

GRUNSBURG. (Ce personnage doit avoir un débit lent, grêle, et d'une tristesse monotone.)

Quoi ?

* Grunsberg, Lansmann.

LANSMANN.

Je crois que ça y est, pour le coup !

GRUNSBURG, secouant la tête.

Hon !

LANSMANN.

Mais... le notaire est retenu... à six heures précises il sera ici avec toute sa boutique...

GRUNSBURG.

Ne voilà-t-il pas vingt fois qu'on le retient ton notaire... et qu'on le lâche !...

LANSMANN.

Quant à ça, capitaine, elle vous a fait pas mal poser, faut être juste... Bonhomme ! quelle pose !

GRUNSBURG.

Pendant quatre ans.

LANSMANN.

Y a-t-il quatre ans ?

GRUNSBURG.

Parbleu ! n'avons-nous pas quitté Berlin, le major et moi, pour venir nous établir en Suisse juste un an après la mort de ce Français, le sieur Durand, son premier époux ? Ah !... deux officiers comme nous, la gloire de l'armée prussienne flânant sur le lac de Brientz, quand nous pourrions errer sur les bords de l'Elbe ou dans les plaines de Brandebourg.

LANSMANN.

Que voulez-vous, capitaine ! les affaires de la succession de ce Durand ne vous appelaient-elles pas impérieusement en ce pays ; et puis, là, voyons, entre nous, c'est pourtant pas un si vilain endroit que la Suisse ; c'est ici que le major a rencontré sa jolie petite femme actuelle. Il y a eu hier quatre ans qu'il a convolé, juste le jour où vous avez

risqué votre première déclaration à sa fille. Bonhomme ! quelle pose !... Eh bien ! je vous dirai, capitaine, qu'il était temps pour vous que ça finisse !

GRUNSBURG.

Pourquoi ça ?

LANSMANN.

Parce que si ça ne finissait pas ce soir, ça pourrait bien ne finir jamais... avec vous, s'entend.

GRUNSBURG.

Pourquoi ça ?

LANSMANN.

Parce qu'il y a des troubadours en campagne.

GRUNSBURG.

Chut ! Qu'est-ce ?... Parle, Lansmann.

LANSMANN.

Voilà plus d'une quinzaine, mon capitaine, que j'ai passé l'inspection d'un individu maigre, pâlot, fourniment de pékin soigné, qui rôdait à la brune devant la grille du jardin... Dix fois depuis je l'ai reconnu ; tantôt dans une barque sur le lac, tantôt sur le chemin, et toujours cherchant à croiser ces dames. D'abord, moi, je m'étais fourré dans la tête qu'il en voulait à la petite femme de mon major... et je n'attendais qu'une occasion propice pour lui casser la moelle *pépinère*.

GRUNSBURG.

Et tu es sûr que ce n'était pas en effet à madame ?... de Lisfeld...

LANSMANN.

Il paraîtrait que non, capitaine ?

GRUNSBURG.

Sais-tu où il loge ?

LANSMANN.

Oui, capitaine, il a loué le troisième chalet sur la rive gauche du lac.

GRUNSBURG.

Bien!... J'irai le voir.

LANSMANN.

Alors, ça fait un jeune homme de flambé!

On entend la voix du Major.

GRUNSBURG.

Silence, Lansmann!

SCÈNE II

LES MÊMES, LE MAJOR, CÉSARINE*.

LE MAJOR. Il entre en parlant avec feu à Césarine. Ce personnage doit être aussi en dehors que Grunberg est contenu.

Je te répète, ma bonne amie, que j'ai fait apposer des affiches sur tous les murs où ça n'est pas défendu.

CÉSARINE.

Mon pauvre York, un si bel animal! Je ne m'en consolerais jamais! Bonjour, Grunberg. Eh bien! monsieur, tout vient à point à qui sait attendre... Notre fille Olympe paraît enfin parfaitement décidée... Ça tient cette fois.

LE MAJOR.

Et voilà ma femme qui s'en va faire ses invitations pour le dîner... Le notaire y sera... on rira... après quoi on signera le contrat...

* Césarine, le Major, Grunberg, Lansmann, deuxième plan.

GRUNSBURG.

Mon ami ! voilà le plus beau jour de ma vie... en réservant, bien entendu, celui où j'eus la jambe cassée à Lutzen !

Lansmann et le Colonel ôtent leurs bonnets grecs.

LE MAJOR.

Je me le rappelle... Ah ! c'était le bon temps... Ça t'arriva là, en pleine cuisse... et je te vois encore les quatre fers en l'air, criant ! *Es lebe der Koning!* (A Césarine.) Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit... Combien aurons-nous de personnes à dîner.

CÉSARINE.

Je n'en sais rien... je n'ai pas compté... je suis aujourd'hui d'une humeur massacrante !... Dites-moi, capitaine, vous n'avez pas rencontré mon chien, par hasard... mon pauvre York. *

GRUNSBURG.

Hélas !... non, belle dame !

CÉSARINE.

Comprend-on cette fatalité qu'il y a sur mes chiens... En voilà cinq que je perds en moins d'un an !...

GRUNSBURG, calme et goguenard.

C'est étonnant !

Il cligne de l'œil au major qui lui recligne.

LANSMANN, riant bruyamment.

Han !

LE MAJOR.

Veux-tu te taire, toi !

Lansmann sort**.

* Le Major, Césarine, Grunberg, Lansmann, deuxième plan.

** Césarine, le Major, Grunberg.

CÉSARINE.

Et dire qu'on n'en retrouve pas un !... Vous avez beau dire, major, je parie que vous ne faites pas mettre assez d'affiches !

LE MAJOR.

Là ! ne t'en ai-je pas montré un paquet de deux cents la semaine passée. Je te dis que, j'en ai fait mettre sur tous les murs où ça n'est pas défendu... N'est-ce pas, Grunsberg ?

GRUNSBURG.

Sans doute... Des affiches bleues... Un épagneul blanc et jaune... répondant au nom d'York... Récompense honnête... On ne voit que ça !

SCÈNE III

LES MÊMES, OLYMPE *entrant* *

LE MAJOR.

Ah ! voici ma chère Olympe... Tiens-toi bien, Grunsberg... Bonjour, ma fille !

GRUNSBURG, *saluant*.

Madame !

LE MAJOR.

Eh bien, ma fille !

OLYMPE, *les yeux baissés*.

Mon père... Vous n'êtes pas seul ?

LE MAJOR.

Si, je suis seul !...

Césarine, Olympe, le Major, Grunsberg.

OLYMPE.

Mais, mon père !

LE MAJOR.

Je te dis que je suis seul !... Ma femme ne compte pas, et dans les termes où nous sommes, Grunberg ne compte plus !

GRUNSBURG.

Cependant si vous l'ordonnez, chère madame Durand...

OLYMPE.

Non, non, restez, capitaine... Il faut que vous sachiez ce que je viens dire à mon père... (Olympe va serrer la main de Césarine, pendant que Grunberg parle au Major. — Olympe à Césarine, bas.) Avez-vous lu la lettre de ce jeune homme, des bords du lac ?

CÉSARINE, la montrant.

Oui !

OLYMPE.

Me croyez-vous aimée sincèrement ?

CÉSARINE.

Ah ! ma pauvre Olympe !... je crains que vous ne vous mépreniez !

Grunberg, pendant ce temps a causé avec le Major, qui lui dit tout haut en finissant :

LE MAJOR.

Tu vas voir... Parlez, ma fille... Voyons, qu'avez-vous à me dire ?

OLYMPE.

Mon père, c'est au sujet de ce mariage...

LE MAJOR.

Eh bien !

GRUNSBURG, à part.

Je tremble à part moi !

OLYMPE.

Eh bien, mon père... j'ai réfléchi !

LANSMANN, avec un geste de désespoir.

Oh ! guignon !

LE MAJOR.

Va te promener !

CÉSARINE.

Écoutez-la, mon ami !

OLYMPE.

J'ai trop appris par moi-même tout ce que l'urne de l'hymen peut contenir de larmes pour ne pas redouter les dangers d'une union précipitée.

LE MAJOR.

Précipitée!... après quatre ans de réflexion ? Enfin, je te l'accorde... Durand était un polisson... Il m'avait trompé moi-même indignement... car il m'avait dit qu'il jouissait d'une bonne santé, et c'était faux, puisqu'il est mort...

CÉSARINE.

Vous voyez à quoi on peut être exposée...

LE MAJOR.

Oui, ma chère amie, avec un inconnu. (A Olympe.) Mais est-ce que tu ne connais pas Grunsburg ? Enfin, ma fille, écoute, tu es complètement majeure ; tu feras ce qui te plaira... Mais si tu me fais encore une fois la farce indécente de refuser mon ami Grunsburg, tu iras consulter le vœu de ton cœur où tu voudras... mais ce sera hors de ma maison.

GRUNSBURG.

Ah ! guignon !

OLYMPE.

Mon père, jusqu'à l'heure de la signature du contrat, je demande à garder toute la liberté de mon choix... C'est une bizarrerie... une folie... soit... Mais je vous prie, mon père, et vous aussi, capitaine, de condescendre à cette dernière faiblesse...

LE MAJOR.

Pardi !... Nous y condescendons, n'est-ce pas, Grun-
berg ?

GRUNSBURG.

Mais, mon ami...

LE MAJOR.

Laisse-moi donc faire... (il tire sa montre.) Il est trois heures ;
le notaire vient à six ; si tu veux réfléchir et faire ta toi-
lette, tu n'as que le temps... ainsi, va vite...

OLYMPE.

Merci, mon père, et vous aussi. estimable capitaine.

ENSEMBLE *.

AIR.

CÉSARINE.

Adieu, messieurs, sans plus attendre,
Je vais inviter nos amis,
Soyez-en certain, mon vieux gendre,
L'hymen ne sera plus remis.

OLYMPE.

Si ce beau jeune homme au cœur tendre
Vient ainsi qu'il me l'a promis,
A m'épouser il peut prétendre ;
Refuser ne m'est plus permis.

* Olympe, Césarine, le Major. Grunberg.

YORK

LE MAJOR.

Ce soir, j'ai grande peur d'entendre,
Dire devant tous nos amis,
Qu'Olympe veut encore attendre,
Que l'hymen est encor remis.

GRUNSBURG.

D'après cela, je crois comprendre
Que l'hymen est encor remis !
Quand on est jeune, on peut attendre :
A moi, cela n'est plus permis.

CÉSARINE, au Major.

Si quelqu'un, pendant mon absence,
Vous rapportait mon chien, tantôt,
Donnez cent francs de récompense.

LE MAJOR.

Cent francs. (A part.) Cent calottes, plutôt !

ENSEMBLE, reprise.

SCÈNE IV

LE MAJOR. GRUNSBURG.

LE MAJOR, secouant violemment une chaise, et faisant ronfler les mots.
Mille... dix mille... trente mille sabres de cavalerie !

GRUNSBURG, tranquillement.

Allons, Lisfeld, allons !

LE MAJOR.

Mais je te dis qu'elle trouble ma vie avec ses ignobles
chiens ! J'aimerais mieux qu'elle aimât... je ne sais quoi...
(Avec force.) Qu'elle jouât du piano !

Le Major, Grunberg.

GRUNSBURG.

Ah ! tu vas trop loin, mon ami, tu vas trop loin... véritablement je ne te comprends pas... J'aimerais assez, moi, que ma femme eût une passion inoffensive comme celle-là... C'est une garantie...

LE MAJOR.

C'est possible ! tu peux avoir raison... Mais je n'en suis pas maître... Depuis que j'ai vu... ce pauvre Schlick expirer à mes pieds dans les convulsions de la rage... je ne peux pas sentir un chien frôler ma guêtre sans avoir froid dans les os... C'est un effet physique, que veux-tu ! J'ai mal aux nerfs, comme une femmelette !... J'en suis honteux... mais c'est comme ça... Juge ce que j'ai dû éprouver, quand j'ai vu, il y a huit jours, cet horrible York prendre des airs de langueur et de mélancolie... C'est juste comme ça que ça commence... Brrr ! C'est alors, Grunberg, que j'ai mis pour la cinquième fois ton obligeance à l'épreuve.

GRUNSBURG.

Mon ami, ta confiance n'a pas été trompée ; York a rejoint ses quatre prédécesseurs.

LE MAJOR, *baisant la voix et dramatiquement.*

Au fond du lac ?

GRUNSBURG.

Au fond du lac.

LE MAJOR.

Une pierre au cou ?

GRUNSBURG.

Une pierre au cou.

LE MAJOR.

De nuit ?

GRUNSBURG.

De nuit.

SCÈNE V

LES MÊMES, LANSMANN.*

LE MAJOR.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LANSMANN.

Mon major, c'est un monsieur.

LE MAJOR.

C'est un imbécile ! Qu'est-ce qu'il veut ?

LANSMANN.

Mon major, il rapporte le chien de Madame.

LE MAJOR.

Le chien... York ! cent mille sabres de cavalerie !...

GRUNSBURG.

C'est impossible !

LANSMANN.

Ça y est tout de même, mon major.

LE MAJOR.

Dis-moi, Lansmann... ma femme n'est pas rentrée ?

LANSMANN.

Pas encore, major.

LE MAJOR.

C'est bien : fais monter ce monsieur.

* Le Major, Lansmann, Grunberg.

LANSMANN, bas, à Grunsberg.

Pstt ! capitaine !... C'est lui !... le jeune homme !... le troubadour !...

GRUNSBURG.

Ciel !... Oh ! très bien... fort bien !...

Lansmann sort.

SCÈNE VI

LE MAJOR, GRUNSBURG. *

LE MAJOR, croisant les bras.

Eh bien ?

GRUNSBURG.

Eh bien, que veux-tu, mon ami, je n'y comprends rien

LE MAJOR.

Et dire que cet animal-là va me réclamer une récompense, encore !

LANSMANN, ouvrant la porte.

Ces messieurs !

Le Major et Grunsberg se croisent les bras et se posent l'air spadassin et concentré, face au public.

* Le Major. Grunsberg.

SCÈNE VII

LES MÊMES, HECTOR, apportant York si le chien est petit. le menant en laisse s'il est trop lourd*.

HECTOR, se levant.

Major !... Monsieur !

LE MAJOR, assis.

Bonjour, monsieur !

GRUNSBURG, assis.

Bonjour.

HECTOR.

Major, je vous ramène votre favori...

LE MAJOR.

Merci bien !

HECTOR.

La semaine dernière, à la nuit close, comme je me promenais au bord du lac, j'aperçus à une certaine distance quelque chose qui se débattait dans l'eau... J'ôtai mon habit, je fis une douzaine de brasses, et je trouvai ce pauvre animal tellement épuisé que sans moi, j'ose le dire, il n'aurait jamais regagné le continent.

LE MAJOR.

Trop bon !

HECTOR.

La corde qu'il avait au cou indiquait qu'il avait été victime d'un attentat prémédité... Aussi, croyant sans doute avoir encore affaire à un infâme meurtrier...

* Le Major, Hector, Grunberg.

GRUNSBURG, toussant un coup sec et énergique.

Hein ?

HECTOR.

Il commença par m'enfoncer tout son clavier dans l'épaule.

LE MAJOR.

Très bien !

HECTOR.

Ce qui prouve qu'en fait de reconnaissance, il y a des chiens qui valent des hommes... et réciproquement... Mais je dois dire que depuis.

LE MAJOR.

Et comment se fait-il, monsieur, que vous ayez gardé ce chien durant huit jours sans le rendre à son propriétaire ?

HECTOR.

Permettez, major...

LE MAJOR.

On ne se joue pas ainsi, monsieur, des regrets, du deuil d'une famille entière !

GRUNSBURG.

Ça n'a pas de nom !

HECTOR.

Permettez, major.

LE MAJOR.

Et vous allez peut-être encore, monsieur, me demander une récompense ?

HECTOR.

Non, major... ou du moins en fait de récompense, je n'ai désiré que l'honneur d'être admis, en qualité de voisin de campagne, à vous présenter mes devoirs.

LE MAJOR, se levant

Hum ! C'est différent, monsieur. (Le major va prendre une chaise et la plante au milieu du théâtre.) Asseyez-vous donc !

Il reprend sa pose. — Le major et Grunsberg sont debout, les bras croisés, face au public, chacun d'un côté de la chaise.

HECTOR. Il s'assied, puis après un instant, voyant ses deux acolytes toujours debout immobiles et lui tournant le dos, il se lève, retourne la chaise, et se balance sur le dossier, avec embarras, puis il dit à part .

Ah çà ! qu'est-ce que cela veut dire ? (Il tire de sa poche son portefeuille et lit.) Le major... machoire indécrottable. C'est bien cela, prapristi !

Il s'assied.

LE MAJOR.

Vous dites ?

HECTOR.

Je n'ai pas parlé, major.

Nouveau silence.

LE MAJOR.

Vous habitez Brientz, monsieur !

HECTOR.

Major, j'ai l'intention d'y passer une partie de l'été.

LE MAJOR.

Pourquoi cela, monsieur ?

HECTOR.

Mais d'abord à cause de la beauté du lieu, ensuite à cause de l'agrément que paraît offrir le commerce des habitants.

LE MAJOR.

Et... dites-moi, monsieur... vous avez sans doute, dans le monde, une autre profession que de sauver les chiens qui se noient ?

HECTOR, un peu sec d'abord, puis s'échauffant peu à peu jusqu'à la fin de la scène.

Oui, major, je suis avocat.

LE MAJOR.

Avocat!... Dis donc, Grunsberg... Avocat!

Il s'assied.

GRUNSBURG, ricanant.

Han!... han!... Ils sont tous avocats!

Il s'assied.

LE MAJOR.

En Prusse, monsieur, on n'est pas avocat... On est militaire.

HECTOR.

J'avais moi-même, major, de l'inclination pour cette carrière; malheureusement on m'a trouvé la vue trop faible.

LE MAJOR.

La vue faible... Grunsberg!

GRUNSBURG.

Hil hi! Ils ont tous la vue faible!

LE MAJOR.

En Prusse, monsieur, on prend tout, même les infirmes!

GRUNSBURG.

Même les poltrons!

HECTOR, à demi-voix.

Même les crétiens!

LE MAJOR, vivement à Grunsberg.

Qu'est-ce qu'il a dit?

GRUNSBURG.

Même les chrétiens, je crois... Je ne sais pas ce qu'il veut dire.

LE MAJOR.

Puis-je avoir la satisfaction, l'honneur et l'avantage de savoir votre nom, monsieur ?

HECTOR.

Hector Dolbrun, monsieur.

LE MAJOR.

Dolbrun!... Ah! par exemple, ceci est un peu trop fort! dis donc, Grunsberg... vous vous appelez Dolbrun, vous? mais je vous le défends, entendez-vous?

HECTOR.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

LE MAJOR.

Parce que j'ai connu dans l'armée française un Dolbrun qui était colonel à vingt-quatre ans, général à trente, que j'estime comme le brave des braves et qui n'aurait pas souffert un quart de seconde qu'on lui châtouillât le nez comme je vous le chatouille depuis dix minutes!

HECTOR, un peu monté.

Quant à cela, major, si je ne m'étais pas tenu à quatre, pour raisons à moi connues, il y a longtemps, daignez le croire, que j'aurais décroché cette hallebarde, et que je vous aurais rompu les reins! (Mouvement du major.) Mais j'aurais eu tort, car j'aurais perdu le plaisir de vous entendre faire si chaudement l'éloge de mon père.

LE MAJOR.

Votre père!... Qui ça ?

HECTOR.

Le général Dolbrun... Voici une lettre de sa main, major.

LE MAJOR, ouvrant vivement la lettre.

Comment!... Oui, ma foi... En vérité, oui... dis donc, Grunsberg... c'est le propre fils de Dolbrun, ma parole d'honneur!

GRUNSBURG, soucieux.

Eh bien!... c'est bon!

LE MAJOR.

Comment, diable, jeune homme! Et vous avez eu l'idée de me rompre les reins, disiez-vous?

HECTOR.

Franchement, major, ça me démangeait beaucoup.

LE MAJOR.

Me rompre les reins! Mais savez-vous une chose, mon gaillard?... Savez-vous que je vais vous prendre en adoration, moi!

HECTOR.

C'est ce que je demande, major.

GRUNSBURG, à part.

Triple guignon!

LE MAJOR.

Mais pourquoi ne pas me dire ça plus vite?... Expliquez-vous, mon garçon?... qu'est-ce que c'est que cette grande affaire dont vous voulez me parler, et que votre père approuve de tout cœur, à ce qu'il dit...

HECTOR.

Major, je vous avoue que j'attendais que vous fussiez seul.

LE MAJOR.

Grunsborg, mon ami... tu entends?... le fils de Delbrun... Nous n'avons rien à lui refuser.

GRUNSBURG.

C'est bien, c'est bien.

Il fait quelques pas vers la droite**.

* Hector, le Major, Grunsborg.

** Hector, Grunsborg, le Major.

LE MAJOR.

A propos, mon vieux, fais-moi le plaisir d'emmener York!... hein? Garde-le dans ta cave jusqu'à ce soir...

GRUNSBURG.

C'est ça!... On prendra la peine de noyer un chien pour que monsieur aille le repêcher!

LE MAJOR.

Allons donc! le fils d'un vieux camarade! Qu'est-ce que c'est que ça?

GRUNSBURG.

C'est bien, c'est bien!... (Avec intention à Hector.) Au revoir, jeune homme!

HECTOR.

Monsieur, j'ai bien l'honneur...

GRUNSBURG.

Au revoir.

Il sort.

SCÈNE VIII

LE MAJOR, HECTOR *.

HECTOR.

Ah ça! major... ce chien que j'ai sauvé... Aurais-je fait une bévue?

LE MAJOR.

Complète, mon garçon... Je vous expliquerai ça... Mais contez-moi votre affaire, et si je puis vous rendre quelque service...

Il lui offre une chaise et s'assied lui-même.

* Hector, le Major.

HECTOR.

Major, c'est toute une histoire.

LE MAJOR.

Bravo!

HECTOR.

Première partie... Aimez-vous les omnibus, major?

LE MAJOR.

Ma foi, non!

HECTOR.

Comme moi... Et le macadam?

LE MAJOR.

Pas davantage!

HECTOR.

Toujours comme moi... Toutefois ces deux infirmités de la vie parisienne ont ce beau côté qu'une femme ne peut traverser l'un ni monter dans l'autre, sans dévoiler en partie sa base... C'est ce qui m'engagea l'an passé à prendre un entresol sur le boulevard, en face une station d'omnibus.

LE MAJOR.

Ah! farceur!

HECTOR.

Oui, major, je vous l'avoue... il y a dans cette région délicate de la jambe d'une femme... un je ne sais quoi qui me va directement à la fine pointe du cœur... C'est une sensualité, mais contenue dans de certaines bornes, je ne la crois point subversive de tout ordre social.

LE MAJOR.

Non, parbleu!

HECTOR.

Ah!... Eh bien, il y a trois mois... c'était une vraie

journée de printemps... il pleuvait depuis quarante-huit heures... Le macadam étalait tous ses charmes, et les omnibus triomphaient sur toutes les lignes.. J'étais à ma fenêtre, bien entendu ; tout à coup, dieux et déesses!... j'avise sur les degrés d'un ignoble marche-pied... donnant la main à un obscur conducteur... deux miniatures de l'empire céleste... ou plutôt deux cou-de-pieds d'ange espagnol! .. je lève les yeux... le visage était conforme... la fleur était digne de la plante!... C'en était trop... un vertige me saisit... et paf! je me précipite... dans mon escalier!

LE MAJOR.

Bravo! voilà comme j'étais! Je me rappelle .. un soir, à Postdam...

HECTOR.

J'arrive sur le trottoir, comme un... parachute... je devore d'un seul regard trente mètres d'asphalte... Plus rien!... elle avait disparu! ou plutôt (Baissant la voix sur un ton confidentiel.) elle s'était envolée... elle avait dû s'envoler avec ses deux petits pieds!

LE MAJOR.

Ah diantre!

HECTOR.

Alors!

LE MAJOR.

Alors...

HECTOR.

Fin de la première partie.

LE MAJOR.

Jeune homme, vous m'intéressez infiniment... vous êtes très gai... vous me plaisez beaucoup... mais, jusqu'à présent, je ne vois pas du tout en quoi je puis vous être utile.

HECTOR.

Un peu de patience. Deux mois et demi s'écoulent... Je reprends mon train de vie ordinaire... Je fréquente le Palais... je perds deux ou trois affaires... (Insistant.) très importantes!... Distractions inutiles!... Les deux cou-de-pieds de mon inconnue étaient toujours là... sous mes yeux... dans ma robe... sortant avec moi, rentrant avec moi, dînant avec moi... (Il s'arrête tout à coup comme prêt à dire une sottise, et ajoute discrètement :) Toujours!

LE MAJOR.

Enfin!... l'avez-vous retrouvée oui ou non, cette diablesse-là?

HECTOR.

Oui... et non!... Oui... car je l'ai retrouvée... Non... car ce n'est pas une diablesse... loin de là... Il y a aujourd'hui quinze jours, il y avait bal chez le bourgmestre.

LE MAJOR.

Tiens! j'y étais!

HECTOR.

J'y étais aussi... Nous y étions tous les deux... Mes mœurs dans un bal, major, sont des plus paisibles. Je suis de ceux qui se tiennent dans l'entre-deux des portes, se collant contre la muraille quand les plateaux passent... et attendant patiemment, le lorgnon dans l'œil, que ce peu de corsage que la mode laisse aux femmes... achève de tomber. J'étais donc à mon poste habituel... On valsait... (Chantant l'air de la Folle.) Tra, la, la, la.

LE MAJOR.

Quel est donc cet air?

HECTOR.

C'est bien cela? Quel est donc cet air?... Bref! on valsait... Je suivais d'un lorgnon distrait ce tourbillon qui

passant devant moi... grand scoldain j'aperçois, glissant dans un flot de gaze et de dentelles, comme deux petites souris blanches...

LE MAJOR.

Vos petits pieds? Bah?

HECTOR.

Ornés de leurs chevilles!... Major, on ne meurt pas de joie, je vous le répète...

LE MAJOR.

Pardon... vous ne me l'aviez pas encore dit.

HECTOR.

Ne vous l'avais-je pas encore dit?

LE MAJOR.

Non.

HECTOR.

Soit... Eh bien!... (Il hésite.) Qu'est-ce que je vous disais donc?

LE MAJOR.

Vous me disiez : On ne meurt pas de joie.

HECTOR.

Ah! ah! vous voyez bien que je vous l'avais dit!... Je demeurai pendant dix minutes comme frappé de chloroforme, et je ne recouvrai l'usage de la parole qu'en voyant ma divine inconnue traverser le salon au bras d'une autre dame, comme pour faire sa retraite... Craignant de la perdre une seconde fois, je demandai avec empressement à mon voisin quelles étaient ces deux femmes... ou plutôt ces deux grâces... L'une, me répondit-il, est la femme, l'autre est la fille du brave major de Lisfeld.

LE MAJOR, se levant.

Ma jemme et ma fille *!

HECTOR, se levant.

Oui, major, votre charmante fille... et votre femme également charmante. (A part.) Un vrai sapeur...

LE COLONEL.

Ah çà, mon garçon... où voulez-vous en venir ?

HECTOR.

A ceci simplement, major : je suis amoureux fou de madame Olympe Durand, votre fille, et je viens sans façon, franchement, vous dire comme à un vieil ami de mon père : Major, voulez-vous de moi pour gendre ?

LE MAJOR.

Jeune homme, je suis très sensible à votre demande, mais je vous déclare qu'elle m'étonne beaucoup... A la vérité, je n'ai jamais beaucoup regardé les pieds d'Olympe... Je sais qu'elle valse passablement... mais ce n'est pas une beauté à faire des passions.

HECTOR.

Major, vous vous trompez... J'en suis la preuve vivante.

LE MAJOR.

Enfin, ça vous regarde... Hector! (Il lui prend la main.) Le diable m'emporte, vous me plaisez énormément... Entre nous, tenez, je vous préfère de beaucoup à Grunsberg... Vous avez de la gaieté... de l'entrain... tandis que Grunsberg et moi, nous sommes bêtes comme des oies... nous passons nos soirées à parler allemand, à boire le glass-bier... et à nous emb... rhumer réciproquement... Vous, vous m'amusez... vous me faites rire... de plus, je n'ai rien à refuser à votre père... bref... plaisez à ma fille... elle est à vous...

* Le Major, Hector.

HECTOR.

Ah ! major !...

LE MAJOR.

Dites-moi... dans le cas où ma fille y consentirait, vous ne seriez pas homme à signer le contrat ce soir, hein ?

HECTOR.

Pourquoi donc pas, major ?

LE MAJOR.

Ça vous va?... bravo!... Je vais vous envoyer ma femme et ma fille... Enlevez-les toutes deux à la baïonnette, mon gaillard.

HECTOR.

Oui, major, oui... j'y ferai mon possible... Encore un mot, je vous prie... Je désire vivement plaire à ma belle-mère... Mais ne la connaissant pas du tout, j'ai peur de commettre quelque gaucherie...

LE MAJOR.

Ma femme a le cœur tendre... Prenez-la par les sentiments... Tenez... dites-lui que vous avez sauvé son chien... Par exemple, n'allez pas dire cela à ma fille ; dites-lui, au contraire, que vous l'avez noyé... ça lui fera plaisir.

HECTOR.

Bon !... Permettez !...

Il tire un portefeuille et écrit.

LE MAJOR.

Qu'est-ce que vous faites donc ?

HECTOR.

Ma mémoire est un peu courte... et j'ai l'habitude de prendre note des renseignements qui peuvent m'être utiles... (Il écrit.) « Prendre la mère par les sentiments, lui dire que j'ai sauvé son chien... »

LE MAJOR.

Tiens ! la drôle d'idée !

Il regarde par-dessus l'épaule d'Hector qui continue d'écrire.

HECTOR.

A la fille, que c'est moi qui l'ai noyé...

LE MAJOR, brusquement.

Ah çà ! Qu'est-ce que je vois là ?... Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

HECTOR, sans se déranger.

Quoi donc, major ?

LE MAJOR, touchant le feuillet.

Ici, au haut de la page... « Le major... mâchoire indé-
crottable ? »

HECTOR.

Ah ! grand Dieu ! Où donc ?

LE MAJOR.

Ici !

HECTOR, embarrassé.

Là !... Ah ! oui ! oui !...

LE MAJOR.

Qu'est-ce que cela veut dire, s'il vous plaît ?

HECTOR.

Que diable ça peut-il vouloir dire, au fait ? (Après un mou-
vement.) Ah ! je me rappelle !... Chut !

LE MAJOR.

Quoi ? voyons !

HECTOR.

Chut !... C'est un secret... Vous connaissez le vieux baron
Moulinier ?

LE MAJOR.

Ah ! Moulinier... du tout.

HECTOR.

Et bien, ni moi non plus. (Haut.) Il demeure à Lausanne, ce vieillard... et à mon dernier voyage, il m'a chargé d'une commission pour son dentiste.

LE MAJOR.

Bah !

HECTOR.

Oui... chut !... Il a un râtelier... J'ai mis mâchoire parce que le mot ne m'est pas venu dans la bouche.

LE MAJOR.

Mais... indécrottable !... Qu'est-ce que ça veut dire ?

HECTOR.

Indécrottable !... Il n'y a pas indécrottable... Il y a indécrochable... C'est un râtelier à pivot !

LE MAJOR.

Ah ! bon ! comme le mien !

HECTOR.

Bigre !... Ah !...

LE MAJOR.

Chut ! Allons, c'est assez bavarder... Ma femme doit être rentrée... Ma fille doit avoir achevé sa toilette... je vous envoie ces dames, et je cours chez le notaire.

SCÈNE IX

HECTOR, seul, puis LANSMANN.

HECTOR.

Eh bien, au fond... c'est un bonhomme... je m'en accommoderai très bien... D'abord, je viendrai le voir très rarement... et quand je viendrai le voir, j'irai me promener... Voilà comme il faut le prendre ! Ah ça mais, dites-moi donc un peu, je me marie... Ce n'est pas une plaisanterie cette fois... Il y a un notaire ! c'est un peu prompt... c'est un peu brusque... Mais tant mieux ! j'échappe aux fastidieux préliminaires de l'hymen... du premier coup de dent, j'entame la lune de miel ! J'apporte dans l'esquif nuptial toute la nouveauté, toute la fraîcheur de mon amour !... C'est charmant ! Je suis ravi !... Ce matin même, j'ai poussé l'audace jusqu'à lui faire remettre, par le facteur rural, un petit billet... de huit pages... sans ratures... où je lui peins mes sentiments avec une énergie extraordinaire... ça a dû lui coûter dix sous... mais je ne les regrette pas. (Depuis quelques instants Lansmann est entré pour replacer un sabre dans la panoplie.) * Eh bien, Lansmann !

LANSMANN.

Monsieur !

HECTOR.

Mon vieux brave, je te dirai que je vais épouser ta maîtresse.

LANSMANN.

Laquelle, monsieur ?

* Lansmann, Hector.

HECTOR.

Mais probablement celle qui est veuve... Voilà un louis. Dis-moi, tu ne sais rien de particulier sur madame Olympe Durand ?

LANSMANN.

Non... et vous?...

HECTOR.

Tu es étonnant... Je t'interroge... je ne t'instruis pas ! Voyons... tu ne pourrais pas dire seulement si... elle ronfle ?

LANSMANN.

La nuit ?

HECTOR.

Parbleu !... sans doute, la nuit.

LANSMANN.

Dame ! elle peut ronfler... comme elle peut ne pas ronfler... vous savez... Il y en a qui ronflent et d'autres qui ne ronflent pas...

HECTOR, contenant sa colère.

Es-tu sûr de ça ?

LANSMANN.

Moi, par exemple, je ronfle comme un canon.

HECTOR.

Et ça ne t'empêche pas de dormir ?

LANSMANN.

Mais non... puisque je ronfle en dormant... ça ne m'empêche pas de dormir...

HECTOR.

Alors, comment sais-tu que tu ronflés ?

LANSMANN, embarrassé.

Dam !

HECTOR.

Sacrédié, va !... Allons, va-t'en!

Lansmann sort.

SCÈNE X

HECTOR, seul.

C'est bien fait... Ça m'apprendra... Il y a quelque chose d'ignoble à interroger les domestiques...

SCÈNE XI

HECTOR, OLYMPE, CÉSARINE *.

HECTOR, s'avançant à Olympe.

Mesdames...

OLYMPE, les yeux ridiculement baissés.

Monsieur!

CÉSARINE.

C'est bien lui !... c'est bien le jeune homme qui me suit depuis quinze jours !

HECTOR, regardant Césarine.

Madame... (A part.) Elle est charmante !

CÉSARINE, à part.

Il prend Olympe pour ma mère et c'est moi qu'il croit demander en mariage.

* Olympe, Hector, Césarine.

HECTOR, à part.

Elle a l'air bien timide, la maman !... (Haut.) Mesdames, vous voyez devant vous un solliciteur... un suppliant... je suis forcé d'invoquer la gravité impérieuse des circonstances, pour justifier ce que ma démarche a de précipité... d'inattendu...

OLYMPE.

D'inattendu ?... Oh !... non !...

HECTOR, à part.

J'aurais préféré que ce mot fût dit par la fille... enfin !... (Haut.)

OLYMPE, pudique.

D'abord, nous vous avons remarqué plus d'une fois sur notre chemin, et il était difficile de se méprendre au jeu de vos regards.

CÉSARINE, à part.

Voyez-vous, la vieille coquette !

HECTOR, à part.

Ah ! la maman ! avec son petit air chose... Elle y voit clair, allez ! (Haut et regardant Césarine.) Comment ! vous avez daigné pressentir.

OLYMPE, s'avancant.

Ce que votre lettre m'a confirmé ce matin.

HECTOR.

Ma lettre !

CÉSARINE, à part.

Mais, si je la laisse faire elle va commettre un véritable homicide !

HECTOR, regardant Césarine.

Vous avez ma lettre ?...

OLYMPE.

C'est-à-dire...

CÉSARINE.

C'est moi qui l'ai... (Elle la montre. A part.) Je ne puis pourtant pas le laisser se fourvoyer plus longtemps...

HECTOR, à part.

Elle l'a montrée à sa mère. C'est une fille très bien élevée.

CÉSARINE, à part.

Il faut que je l'avertisse ! (Haut.) Monsieur, je dois vous prévenir...

HECTOR, haut, à Olympe.

Madame, j'ose croire que cette lettre ne contenait rien qui pût offenser même les yeux d'une mère.

OLYMPE.

J'en conviens.

CÉSARINE.

Permettez-moi cependant de vous dire, monsieur...

HECTOR.

Non, madame, et s'il en était autrement, tout mon sang ne suffirait pas à laver cette offense !... d'ailleurs, j'ose dire que ce ne serait pas la première fois qu'il aurait coulé pour vous !

OLYMPE.

Eh quoi !

CÉSARINE.

Vous vous êtes battu pour...

HECTOR.

Non, j'ai été mordu.

CÉSARINE et OLYMPE.

Mordu !

HECTOR.

Oui... mordu... par un chien... le vôtre

CÉSARINE.

Par York ?

OLYMPE, à part.

Oh ! la vilaine bête !

CÉSARINE.

Vous pouvez me donner de ses nouvelles ?

HECTOR, à part.

Oh ! la petite méchante, comme ses yeux s'enflamment.
(Haut.) Oui, mesdames, je puis vous en donner de bonnes nouvelles.

CÉSARINE.

Parlez, monsieur...

HECTOR, à part.

La mère aime les chiens, la fille les déteste, bon ! (Haut.)
C'est un faible mérite sans doute, mesdames, que d'avoir
su deviner vos goûts... mais enfin, ce mérite, je l'ai eu.
Comme vous d'abord... (A Olympe.) j'adore les chiens. (Bas, à
Césarine.) Je les déteste !

CÉSARINE.

Est-il possible !

HECTOR.

Eh bien ! je le rencontrai il y a huit jours au milieu du
lac, une pierre au cou... et après une lutte qui m'a laissé
des traces sanglantes sur cette épaule, j'eus le bonheur...
(Bas, à Olympe.) de le ramener sain et sauf... (Bas, à Césarine.) De
le noyer complètement !

CÉSARINE, à part.

Fi ! l'horreur ! Ah ! c'est ainsi !... ah ! il a noyé mon
chien ! Eh bien ! tant pis pour lui qu'il épouse Olympe !
je vais le laisser se noyer à son tour !

HECTOR, à Olympe.

Madame, le major a été touché de mes sentiments. (A Césarine.) De ces sentiments que j'osais peindre ce matin dans ma lettre... Il ne manque plus qu'une parole de vos lèvres, pour que je sois le plus heureux des hommes... des amants !...

OLYMPE, à part.

Avec quelle adresse il flatte sa belle-mère !...

CÉSARINE.

Mon Dieu, monsieur, les vœux du major sont des ordres pour moi... et s'il en est ainsi, quoique je blâme en cette affaire une précipitation, dont je souhaite qu'on n'ait pas à se repentir.

HECTOR.

Ah ! jamais je ne m'en repentirai... je le jure...

OLYMPE.

Il ne faut jurer de rien, mon ami...

CÉSARINE.

Ah ! monsieur, le mariage fait tomber bien des voiles.

HECTOR.

Madame, tant mieux !

OLYMPE.

Songez que c'est mon âme, ma vie tout entière que vous me demandez !

HECTOR, à part.

Allons, elle est bonne mère ! (Haut.) Madame, je crois vous comprendre... et je saurai me rendre digne... Vous n'avez jamais eu de fils, madame ?

OLYMPE, surprise.

Mais, monsieur... non.

HECTOR, d'un ton pénétré.

Eh bien ! laissez-moi vous le dire, la main sur le cœur, vous en aurez un... bientôt !

OLYMPE.

Monsieur !

HECTOR.

Oui, madame... un fils... souffrez-vous que je prenne à genoux cet engagement sacré !...

Il s'incline jusqu'à terre. Au même instant Grunsberg paraît à la porte du fond qu'il referme aussitôt.

CÉSARINE, à part.

Vraiment, ceci est trop fort, je n'y tiens plus !

OLYMPE.

Monsieur, relevez-vous... je ne pourrais supporter plus longtemps cet entretien...

HECTOR.

Soit, madame ; je respecte votre émotion, n'en parlons plus... mais comptez-y... comptez-y... et, à mon tour, puis-je espérer que vous daignerez favoriser mes vœux ?

OLYMPE.

S'il ne dépend que de moi, Hector... vous serez heureux !

HECTOR.

Ah !... madame ! (Il lui baise la main. A Césarine.) J'attends maintenant votre réponse.

CÉSARINE.

Je n'ai qu'un mot à dire, monsieur ! Puisqu'il est question de contrat, tout ce que vous signerez, le major et vous, je le signerai...*

HECTOR.

Ah ! toute ma vie pour ce seul mot.

Il lui baise la main.

* Olympe, Césarine, Hector.

OLYMPE.

AIR : *J'ai marié ma fille.*

A l'épouser tout me convie ;
En lui je mets tout mon bonheur.
Hector, à toi toute ma vie,
Tous les battements de mon cœur.

CÉSARINE.

En le voyant, j'avais envie
De le tirer de son erreur.
Mais maintenant tout me convie
A me venger de sa noirceur.

HECTOR.

Non, jamais femme aussi jolie
D'un mortel n'a troublé le cœur.
O femme ! à toi toute ma vie,
En toi je mets tout mon bonheur.

OLYMPE, à part.

Hector, à toi tout mon amour.

HECTOR, à Césarine.

A-vous ma vie entière * !

CÉSARINE, à part.

Il a noyé mon chien, j'espère.
Le noyer à son tour.

ENSEMBLE, reprise.

Césarine sort la première, Olympe la suit, et envoie un baiser à Hector en sortant.

* Césarine, Olympe, Hector.

SCÈNE XII

HECTOR, puis GRUNSBURG *.

GRUNSBURG.

Enfin, le voilà seul !...

HECTOR.

Allons ! ça va bien... ça va très bien... (Grunsburg, qui est entré sur les dernières phrases, lui frappe sur l'épaule.) Entrez ! qui est-ce qui est là ?

GRUNSBURG.

C'est moi, jeune homme ! Je vous salue, jeune homme !

HECTOR.

Monsieur, recevez mes compliments distingués !

GRUNSBURG.

Vos compliments sur quoi, monsieur ?

HECTOR.

Comme il vous plaira, monsieur. N'ayant pas l'honneur de vous connaître depuis fort longtemps... je vous fais compliment sur la première chose venue... sur la politesse de votre accueil, si vous voulez.

GRUNSBURG.

On me nomme Grunsburg, monsieur.

HECTOR.

Ah ! Grunsburg ! Mes compliments, monsieur.

GRUNSBURG.

Grunsburg, capitaine en retraite.

* Grunsburg, Hector.

HECTOR.

Je m'en doutais, monsieur.

GRUNSBURG.

En 1807, j'enlevai une Tyrolienne... son mari voulut faire le jaloux... je le tuai dans un duel à la carabine.

HECTOR.

C'est une histoire des temps passés... soit... je m'en régale volontiers.

GRUNSBURG.

Deux ans après je fus aimé d'une Wurtembergeoise, laquelle était duchesse : elle me trompa pour un jeune homme qui avait des cheveux de votre nuance ! je le dépêchai d'une botte à fond.

HECTOR.

Permettez-moi de plaindre sa famille !

GRUNSBURG.

En Espagne, je me pris de querelle avec un *alcade*... à propos de sa maîtresse qui me trouvait de son goût.

HECTOR.

Je veux croire qu'elle était belle femme !

GRUNSBURG.

Magnifique, monsieur ; j'envoyai une balle de pistolet dans l'œil droit de l'*alcade*.

HECTOR.

En un mot vous l'éborgnâtes ?

GRUNSBURG.

Je fis mieux... car il en mourut sur l'heure.

HECTOR.

Vous avez la main malheureuse, à ce que je vois, monsieur ?

GRUNSBURG.

C'est un inconvénient que j'ai en effet. Oui, monsieur, mais passons.

HECTOR.

Volontiers...

GRUNSBURG.

Vous venez, dit-on, pour épouser la fille du major.

HECTOR.

C'est mon projet, oui, monsieur.

GRUNSBURG.

Je comptais en faire ma femme, monsieur, mon épouse.

HECTOR.

Je l'ai oui dire.

GRUNSBURG.

Je mets en fait, monsieur, qu'un homme qui depuis quatre années, dont une bissextile, s'étudie à filer le parfait au vis-à-vis d'une dame... ne se laisse pas moucher par le premier venu.

HECTOR.

Permettez, capitaine, le premier venu, c'est vous... puisque je suis le second.

GRUNSBURG.

Jeune homme... quand on a jonché de maris malheureux toutes les capitales de l'Europe, quand on a chanté la séguedille sous toutes les latitudes.

HECTOR.

Vous savez l'histoire, capitaine... La cigale ayant chanté tout l'été... etc... quand la bise fut venue.

GRUNSBURG.

D'accord, monsieur; mais autant aurait valu me prendre le nez entre le pouce et l'index.

HECTOR.

Ah! par exemple.

GRUNSBURG.

C'est mon opinion... toutefois, jeune homme, sera-t-il nécessaire de vous marcher en plein sur la botte, pour vous faire apercevoir que j'ai l'honneur de vous chercher querelle?

HECTOR, vertement.

Vous auriez tort, capitaine, d'en venir là. Je vous avertis que ma botte est élastique, elle rebondit!

GRUNSBURG.

C'est bien parler... Je sais que vous avez des occupations pour le reste de la journée. Mais à huit heures du soir en juillet, il y a encore assez de jour pour que deux hommes qui se cherchent, se rencontrent parfaitement.

HECTOR.

A huit heures, soit.

GRUNSBURG.

Rive gauche du lac... troisième chalet.

HECTOR.

Troisième chalet...

GRUNSBURG.

Plomb ou acier?

HECTOR.

Plomb!

GRUNSBURG.

Jeune homme!

HECTOR.

Capitaine!

GRUNSBURG fait quelques pas et revient.

De quelle jambe aimeriez-vous boiter?

HECTOR.

De la gauche.

GRUNSBURG.

Comme Byron... soit... Jeune homme !

HECTOR.

Capitaine... (Grunsborg fait quelques pas, Hector salue.) Capitaine...

GRUNSBURG, saluant.

Jeune homme.

Il sort.

SCÈNE XIII

HECTOR, seul, un moment.

Voilà un vieux Prussien que je déclare insupportable... Une fois mon mariage terminé, je le prierai poliment de retourner dans sa patrie, et s'il s'y refuse, je lui céderai ma place au foyer de mon beau-père. Cela me débarrassera des deux en même temps... Ah! le voici, orné d'un monsieur qui a un faux air de notaire...

SCÈNE XIV

HECTOR, LE MAJOR, LE NOTAIRE, LANSMANN*.

LE MAJOR.

Lansmann!

LANSMANN.

Mon major!

* Hector, le Major, le Notaire, Lansmann, deuxième plan.

LE MAJOR.

Dis à ces dames de descendre... Eh bien! jeune homme!... tout va bien, n'est-ce pas?

HECTOR.

Le mieux du monde, major... Je n'avais qu'une crainte, c'était de mourir de joie avant l'arrivée de monsieur.

LE MAJOR.

Maître Maurisoy, notaire.

LE NOTAIRE, assis à droite.*

Monsieur!

HECTOR.

Je vous serre la main affectueusement, maître Maurisoy.

LE MAJOR.

Je ne vous demande pas si ma fille...

HECTOR.

En effet, vous ne me le demandez pas... Eh bien! permettez-moi de vous le dire... elle consent si bien que je suis au comble!... au faite! major... je nage dans l'idéal.

SCÈNE XV

LES MÊMES, CÉSARINE, OLYMPE**.

HECTOR.

Ah! voici ces dames!

Il salue.

LE MAJOR, à sa femme.

Comment le trouves-tu?

* Le Major, Hector, le Notaire.

** Césarine, le Major, Olympe, Hector, le Notaire.

CÉSARINE.

Incroyable... à vous dire vrai.

LE MAJOR.

Oui... n'est ce pas?... Il est charmant... Je pressens qu'il me fera beaucoup rire.

HECTOR, à Olympe.

Voilà le plus beau jour de ma vie.

OLYMPE.

Ah! oui, mon ami!

HECTOR, à part.

Ce qui me déplaît de la femme du major, c'est qu'elle baisse toujours les yeux comme une pensionnaire. (Au Major.) Avez-vous eu la bonté, major, de jeter les yeux sur le contrat, comme vous me l'aviez promis?

LE MAJOR.

Il n'y a plus qu'à le signer, jeune homme*; votre père en avait d'avance réglé toutes les dispositions... Nous n'avons eu qu'à les transcrire, monsieur et moi.

HECTOR.

Eh bien!... qu'attendons-nous... Au nom du ciel... mon cher major... terminons... terminons.

LE MAJOR.

Volontiers .. d'autant plus que nos convives sont déjà au salon... Je leur ai annoncé le mariage de ma fille... Il y en a plusieurs qui ont connu votre père, jeune homme... Je leur ai ménagé la surprise... Je leur ai caché le nom du mari... (Au notaire.) Allons, mon cher monsieur Maurissoy, ces jeunes gens s'impatientent **.

* Césarine, Olympe, le Major, Hector, le Notaire.

** Césarine, Olympe, Hector, le Major, le Notaire.

LE NOTAIRE.

La signature des conjoints... La future d'abord.

OLYMPE.

Oh! bonheur!

LE MAJOR.

Hector Dolbrun, offrez votre main à ma fille!...

HECTOR.

Major...

Il passe devant Olympe et va présenter gracieusement la main à Césarine*.

OLYMPE.

Eh bien!

LE MAJOR.

A ma fille, je vous dis!

HECTOR, insistant auprès de Césarine.

Oui, major... voilà!

LE MAJOR.

Je vous dis à ma fille... Ce n'est pas à ma femme! Est-il drôle, donc!

HECTOR, s'arrêtant comme hébété.

Sa fille!... Sa femme!...

CÉSARINE, bas, à Hector.

Qui m'aime, aime mon chien, dit un adage ancien.

HECTOR.

Que voulez-vous dire?

LE MAJOR.

Eh bien!

CÉSARINE, à demi-voix, à Hector.

C'est moi qui suis votre belle-mère... en secondes noces...

* Césarine, Hector, Olympe, le Major, le Notaire.

HECTOR, foudroyé.

Vous! (Joignant les mains avec éclat.) Dieux immortels!

OLYMPE.

Vous êtes souffrant, mon cher Hector.

LE MAJOR.

Ah çà, qu'est-ce qu'il a donc?... M'avez-vous demandé la main de ma fille... oui ou non? Eh bien! prenez-la!

Il lui amène Olympe.

HECTOR.

Je reçois le Val-de-Grâce sur la tête!

LE MAJOR.

Voyons, jeune homme!... que vous arrive-t-il?... Êtes-vous indisposé?

HECTOR, riant aux éclats d'un rire forcé.

Pardon... le bonheur... la joie... je ne sais... je prenais... Ah! ah!... je prenais ma future... pour madame votre femme.

CÉSARINE, à part.

J'ai peut-être poussé la vengeance un peu loin... pauvre jeune homme!

HECTOR conduit Olympe près de la table, puis il redescend la scène. A part.

Je partirai demain pour l'Afrique, voilà tout.

Olympe signe.

LE NOTAIRE.

Au futur!

LE MAJOR.

A vous, mon gendre!...

HECTOR.

Oui... oui...

Il s'avance, il regarde Olympe.

LE NOTAIRE.

Voici la plume! *

* Césarine, le Major, Olympe, Hector, le Notaire.

HECTOR.

Merci bien... (Il va pour signer.) Est-elle bonne? (Regardant Olympe et lui faisant une affreuse grimace.) Hum!... monstre, va!... hum!...

LE MAJOR.

C'est singulier... jeune homme, regardez-moi...

Il s'approche de lui *.

HECTOR.

Pourquoi voulez-vous que je vous regarde?

LE MAJOR.

Jeune homme, c'est effrayant. Vous n'êtes pas dans votre état normal...

HECTOR.

Je le crois bien...

LE MAJOR.

Vos yeux sortent de leurs orbites... je surprends dans votre mâchoire des mouvements tétaniques... jeune homme, vous ressemblez à Schlick d'une façon désastreuse!

HECTOR.

Schlick!

LE MAJOR.

Vous m'avez dit que vous aviez été mordu à l'épaule.

HECTOR.

C'est vrai... à l'épaule gauche.

LE MAJOR.

Un homme de l'art a-t-il cicatrisé la plaie?

HECTOR.

Non.

* Césarine, Olympe, le Major, Hector, le Notaire.

LE MAJOR.

Césarine, es-tu sûre de ton chien?

CÉSARINE.

Mais, mon ami... je... je ne sais!

LE MAJOR.

Elle n'en était pas sûre!... c'est fini!... Il n'y a pas à dire... les dents me claquent... (Jen.) Jeune homme... n'approchez pas *.

HECTOR.

Qu'avez-vous, major?

LE MAJOR.

Il me regarde fixement... Patience, jeune homme... ça ne va être rien... Olympe, Césarine... venez... sortons... ça ne va être rien, jeune homme... je vais vous chercher un verre d'eau...

Le Major, le Notaire et Olympe disparaissent par le fond. Césarine sort à droite.

SCÈNE XVI

HECTOR, CÉSARINE.

HECTOR.

Dieu me pardonne, ils me croient enragé!... Enragé?... Ahuri!... assassiné, je ne dis pas... mais enragé!... Eh bien! tant mieux! car je suppose que cet odieux mariage n'est plus faisable... J'imagine que la rage est un vice suffisamment rédhitoire!... mais avec tout cela je ne peux pas rester ici enfermé!... ouvrez donc, major, c'est une

* Olympe, le Major, Césarine, Hector, le Notaire.

mauvaise plaisanterie. La séquestration est interdite! Ouvrez donc! ça n'a pas le sens commun!... Sont-ils tous devenus bêtes, ici? (Voyant Césarine qui entre.) Ah! madame, au nom du ciel, expliquez-moi... *

CÉSARINE.

N'approchez pas, monsieur, vous m'effrayez!... je surprends dans votre mâchoire des mouvements tétaniques, vous ressemblez à Schlick d'une façon désastreuse!

HECTOR.

Ah! madame, je vous en supplie, cessez cette odieuse plaisanterie!... Comment! votre mère est votre fille... et vous êtes la fille de votre propre mère!... l'ordre de la nature est donc renversé!

CÉSARINE.

Mais, monsieur, rien n'est plus simple... Madame Durand est ma belle-fille... Tout Brientz sait cela... je ne puis concevoir de votre part une erreur si prolongée.

HECTOR.

Mais vous, madame, vous qui m'avez trompé... que vous avais-je donc fait?... je vous aimais... voilà tout mon crime! Était-ce à vous... d'épaissir le bandeau sur mes yeux, de me pousser dans cet abîme au bord duquel vous seule m'aviez attiré! Ah! madame!

CÉSARINE, embarrassée.

Je vous assure, monsieur, que je regrette maintenant... Mais, j'ai cédé à un mouvement d'irritation... à un désir de vengeance... Pourquoi aussi m'avoir noyé mon pauvre York?

HECTOR.

Mais ce n'est pas vrai!... je vous disais cela... croyant parler à la femme Durand!... Pauvre York!... je l'avais

* Hector. Césarine.

sauvé au contraire... au péril de mes jours... et je vous le ramenais ce matin. . c'est votre père... c'est-à-dire votre fils... Ah!... le major enfin... qui l'a fait noyer par l'infâme Grunsberg.

CÉSARINE.

Il serait possible! Ah! monsieur, mes regrets deviennent des remords, et je prétends réparer ma faute... Car vous ne voulez pas épouser la véritable madame Durand... n'est-ce pas?

HECTOR.

Je ne veux pas?... c'est-à-dire que quand je le voudrais, je ne... mon être tout entier s'y refuse!

CÉSARINE.

Eh bien! monsieur, évitez avec mon mari une explication impossible... fuyez!...

HECTOR.

Par où?

CÉSARINE, montrant la gauche.

Par cette porte... Vous allez trouver au bout du corridor un escalier... puis vous vous sauverez à travers les jardins...

HECTOR.

Oui, je partirai. Mais quoi, madame! quand j'ai failli épouser une centenaire... n'accorderez-vous pas à ce malheur, dont vous seule fûtes cause, une marque de pitié, un gage de sympathie... le premier... le dernier... un seul baiser sur la neige de cette main charmante...

CÉSARINE.

Partez, monsieur, je vous en supplie... partez... Il est trop tard... on vient...

La porte du fond s'ouvre; derrière se trouvent plusieurs domestiques, et Lansmann tenant un bol rempli d'eau. Ils restent au fond.

SCÈNE XVII

TOUT LE MONDE

CHŒUR

AIR

Amis, que la prudence
Ici guide nos pas,
Approchons en silence,
Et ne l'excitons pas.

LE MAJOR.

Attention ! Préparez les matelas !

HECTOR.

Les matelas !... Comment, major, est-il possible que vous ayez cru...

CÉSARINE.

Mais, mon ami.

LE MAJOR, à Césarine.

N'approchez pas !...

VOIX dans la coulisse.

Au chien !... sus au chien !

On entend le chien aboyer.

CÉSARINE, courant à la eroisée.

C'est lui ! c'est la voix d'York !

HECTOR, à la fenêtre.

Oui, madame, c'est sa voix... c'est lui !...

CÉSARINE.

Il m'aperçoit !... York ! York !... ici York !

HECTOR.

Ici, mon bon chien... Grimpe! courage!... c'est ça!... Viens vite, mon garçon. (York saute par la fenêtre sur le théâtre.) Bonjour, mon bon chien, bonjour!... Viens m'embrasser!

CÉSARINE.

Que de remerciements ne vous dois-je pas, monsieur *.

HECTOR.

Ah! vous croyez qu'il est enragé?... (Il lui donne le bol que tient Lansmann; le chien boit.) Tenez...

LE MAJOR.

Il boit!... ma parole d'honneur, il boit!

Lansmann et les domestiques sortent.

HECTOR.

Comment, major... je vous ai dit que j'avais trouvé York dans le lac... S'il y avait contracté la rage, c'est qu'il y aurait mis de la mauvaise volonté.

LE MAJOR.

Mon cher Hector, que d'excuses j'ai à vous faire... Ah çà, mais si vous n'étiez pas enragé... qu'aviez-vous donc?

HECTOR.

Mon Dieu! major!... l'émotion!... la surprise!... (Olympe et Grunberg entrent par le fond. — A part.) Bon, voilà mon cauchemar, à présent **.

LE MAJOR.

Je suis d'autant plus contrarié que... je ne sais comment vous apprendre ça... Enfin... on vous croyait... vous savez... Olympe ne pouvait plus compter sur vous... le notaire était prêt... Grunberg s'est trouvé là... ma foi...

HECTOR.

Ils sont mariés?

* Hector, Césarine, le Major.

** Hector, Grunber, Olympe, le Major, Césarine.

LE MAJOR.

Ils le sont !

HECTOR.

Dieu ! un autre la possédera ! Ouf !

Il tombe de joie sur une chaise.

GRUNSBURG, bas, à Hector.

Je triomphe, jeune homme !... Toutefois, je suis à vos ordres, si vous l'exigez.

HECTOR se levant.

Non, capitaine, non... Soyez heureux !... et même je vous bénis * !

LE MAJOR.

Allons, Hector... allons, mon garçon... un peu de courage **. Tenez, passez huit jours avec nous !... Nous rirons, nous vous consolons, n'est-ce pas, Césarine ?

CÉSARINE.

Mais, mon ami, vous ne savez pas que monsieur Hector n'assisterait pas sans peine au bonheur de son rival...

LE MAJOR.

Bah !... il se consolera !... Que diable !... il y a d'autres femmes qu'Olympe dans le monde ! N'est-ce pas... c'est entendu !... vous nous restez ?

CÉSARINE.

Mon ami, je vous assure...

LE MAJOR, à sa femme, la faisant passer.

D'ailleurs, tu lui as promis une récompense...***

HECTOR.

Cette récompense, madame, je crois l'avoir méritée... je la réclame... (il tire une affiche et la montre.) Récompense...

* Grunberg, Hector, Olympe, le Major, Césarine.

** Grunberg, Olympe, Hector, le Major, Césarine.

*** Grunberg, Olympe, Hector, Césarine, le Major.

CÉSARINE, à demi-voix.

Honnête...

LE MAJOR.

Il ne serait pas honnête de lui donner cent francs, n'est ce pas?

CÉSARINE.

Mon Dieu, monsieur... je ne peux vous donner qu'un bien faible témoignage de...

HECTOR.

Quel qu'il soit... je l'accepte, madame, avec reconnaissance...

CÉSARINE.

Je vous donne... le chien... (Bas.) C'est ce que j'aime le plus ici.

HECTOR.

Ah! madame!...je n'aurais jamais osé vous le demander.

LE MAJOR.

Ma chère amie... c'est une galanterie que tu me fais en me débarrassant du chien; mais comme je comprends qu'il va te manquer quelque chose, monsieur Hector viendra dîner ici trois fois par semaine, et il amènera le chien.

CÉSARINE.

Non, mon ami, non, voyez-vous?

LE MAJOR.

Ah ça, je ne serai donc plus le maître dans ma maison... Taisez-vous!... je veux l'être... je le serai.

HECTOR.

Ce n'est pas moi qui vous en empêcherai.

CHŒUR.

AIR : *J'ai marié ma fille.*

A l'épouser tout ^{me} convie,
 vous
 En lui je mets tout mon bonheur.
 mettez votre
 Ah! pour elle toute ^{ma} vie.
 la
 Tous les battements de ^{mon} cœur.
 votre

HECTOR, tenant le chien par la corde et fermant les yeux.

AIR

L'aveugle en vain demande
 Un secours au passant,
 On accorde l'offrande
 A son chien gémissant.
 Mon sort, je le confesse,
 Est tout semblable au sien :
 Applaudissez la pièce,
 Par égard pour le chien.

CHŒUR, reprise.

FIN DE YORK ET DU TOME DERNIER.

UNIV. OF MICHIGAN,

FEB 11 1918